

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lent retour

Jean Marchand

Volume 30, Number 5 (179), October 1988

Sept notes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31634ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchand, J. (1988). Lent retour. *Liberté*, 30(5), 18–22.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JEAN MARCHAND

LENT RETOUR

1981. J'assiste, une fois de plus, au Concours International de Montréal (le chant, cette année-là). Entre deux concurrents, j'écris, à la toute première page de mon programme:

La musique ne me quittera jamais (the unrealized dream of my life).

J'ai trente ans. Je fais du théâtre depuis dix ans. Ma vie depuis dix ans a changé. Même si l'on fait encore appel à moi comme pianiste (*La Tour Eiffel qui tue*, au Théâtre Port-Royal, *Moi, Bertold Brecht*, au Café de la Place, et bientôt *Je persiste et signe... Brel*), j'ai, d'une certaine façon, abandonné la musique. J'ai renoncé à la carrière à laquelle je rêvais, pour laquelle je me suis tant préparé et pour laquelle, me disait-on de tous côtés, j'étais doué. D'une certaine façon, oui, j'ai abandonné la musique. Même si je joue encore, l'après-midi, le soir, seul, pour quelques amis. Mieux qu'avant, me semblait-il. Plus près et en même temps plus loin des touches, plus près du lit sonore. Plus près de ce mystère: l'origine de la sonorité. Je joue beaucoup de sonates de Haydn, de Mozart. J'ai des crises pendant lesquelles je dévore des recueils entiers de sonates de Scarlatti, au cours desquelles je ne joue, ne jure que par Scarlatti. Ou Schubert. Ou Schumann. Ou Scriabine. Ou Albeniz. Ou Mompou. Ou Messiaen. Ou Brahms (ah Brahms, combien de fois). Ou Chopin, des étés durant, à jouer et rejouer toutes les *Mazurkas*, inlassablement, les *Bal-*

lades, les *Études*, la *Sonate funèbre* et la *si mineur*, et encore les *Mazurkas*... (Je n'en joue presque plus maintenant. Un jour, sans doute.) Et mon cher Liszt que je n'ai, lui, pour ainsi dire, jamais quitté. Mon obsession. Mon cher Abbé. Avec ses gondoles funèbres, ses valse oubliées, ses Ave Maria, son kitsch, sa pompe, son méphistophélisme, ses campaniles lointains, ses «soirs faits de rose et de bleu mystique»...

Et Bach. Mon éternel amour.

Je ne sais plus quand le monstre s'est réveillé (s'est-il seulement jamais endormi?) Au cours d'une soirée musicale chez moi en 1983? D'une autre en février 1985? Quand l'ai-je senti remuer à nouveau en moi?

Automne 1984, hiver 1985. J'assiste à des concerts d'orgue donnés par les Lagacé. Ils m'obsèdent, je les retrouve avec émotion, je confie un soir à Mireille qu'ils sont pour beaucoup, Bernard et elle, dans ce bouleversement de ma vie. Je me mets à monter un programme de récital. Troisième *Suite* de Haendel, cinq *Préludes de Choral* de Brahms-Busoni, sixième *Partita* de Bach. Musique de clavecin et d'orgue au piano. Mon rêve de toucher l'orgue renaît de ses cendres.

Ce récital n'a pas lieu.

1986. Centenaire de la mort de mon cher Liszt. Le 31 juillet, le jour même de sa mort, je joue à la campagne pour quelques amis des œuvres de sa dernière période. Les gens sont envoûtés par cette musique étrange, visionnaire, déjà atonale. Soirée magique (il est ici, me dis-je). Les portes sont ouvertes sur la longue galerie, la musique s'échappe vers la tombée de la nuit, le lac, la forêt, le silence, l'aurore boréale. Le monstre bouge en moi.

Avril 1987. Je reprends ce concert dans une Maison de la culture. La salle est presque comble. Autre soirée magique. Je

n'ai encore jamais connu cet abandon, ce bonheur, cette ivresse de jouer (cette musique, sans doute, ces miniatures peu ou jamais jouées, cette «musique d'infirmier», disait Liszt).

Septembre 1987. Le monstre boie mes entrailles. On cherche des accompagnateurs à la Faculté de Musique de l'Université McGill. Je retrouve Walter Joachim dont j'ai accompagné les élèves au Conservatoire vers la fin des années soixante. Émouvantes, troublantes retrouvailles. (Croisé par hasard sur la rue il y a dix ans, il me disait: «Pourquoi as-tu abandonné? You should have pursued a career as an accompanist.» (Que m'a-t-il dit au juste ce jour-là? Lui redemander quand je le reverrai.)

Je me réveille un matin, à l'aube, je ne me possède plus, je me dis: et si vraiment j'étais né pour cela? J'ai toujours aimé accompagner, je rêvais, tout jeune encore, d'être accompagnateur... Si, par cette voie —?

Octobre. Je retourne dans le passé, je redeviens accompagnateur dans la classe de Walter Joachim.

Sonate en mi mineur de Brahms. J'accompagne une élève durant sa leçon. Des portes que je croyais fermées n'étaient qu'entrouvertes, des passages entiers me reviennent, des indications de Walter aussi, *auspielen*, des souvenirs aussi, tant de souvenirs qu'encore aujourd'hui ils me serrent à la gorge. (Et pourtant je persiste à croire qu'il me faut ouvrir ces portes. Je mettrai près de deux ans à comprendre que je m'évertue en vain, qu'une volonté plus forte que tout, vengeresse, née de mon départ précipité du Conservatoire après cinq extraordinaires années et une sixième, traumatisante, au cours de laquelle, du jour au lendemain, *la musique a commencé à m'échapper*, au cours de laquelle, du jour au lendemain, j'ai commencé à perdre mes moyens *jusqu'à ne plus savoir jouer du piano*, que cette volonté seule me fait croire que les cartes

sont à jamais brouillées, mes chances ruinées, les issues condamnées.

Je m'interrogerai longtemps au sujet de ce malaise: est-il dû au retour, après tant d'années, à l'exercice musical quotidien, est-il dû au fait qu'à nouveau, je fréquente, après tant d'années, une institution musicale, des «étudiants en musique», des pédagogues qui, eux, n'ont jamais connu l'étrangeté de cet éloignement et, partant, le dépaysement, si léger soit-il, du retour? Comme si ce long voyage en terre théâtrale m'aliénait, en quelque sorte, à jamais d'eux, et qu'eux me considéreraient, en quelque sorte aussi, à jamais, sur leur sol, comme un étranger. Et pourtant je rentre changé, mûri, de mon exil, mes mains, vieilles, n'ont pas perdu la mémoire, et j'ai encore en moi tant de musique à faire entendre... Et pourtant on m'ouvre les bras, on me confie la musique, on me l'offre à la ronde, si simplement, *on ne cherche pas la différence*, et moi —

Deux ans.)

1988. De concert en concert, je sens que je m'abandonne davantage, que je n'ai, en fin de compte, plus rien à perdre, que je cesse peu à peu de chercher qui j'étais, ou pire encore: *qui j'aurais été*.

Celui que je serais devenu.

Il s'appelait, à cette époque, Jean Perrault.*

Il ne jouait plus, vers la fin, avec bonheur.

Vers la fin de cette époque du Conservatoire.

Je l'ai retrouvé, enfin, ce bonheur. (Celui qu'il avait perdu.)

* J'aurais aimé, récemment, reprendre son nom. Mais sa porte est murée maintenant.

Je n'avais pas le choix, vous comprenez, *il fallait*
que j'y revienne,
Il y allait de ma vie, de cet avortement.

Je suis envahi à nouveau par elle, la musique,
comme jamais auparavant.
Repossédé par elle,
la musique.
À jamais maintenant.

Il me reste tant de musique à faire.